

## Lettre à Robert Marteau

François Fédier

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fédier, F. (1973). Lettre à Robert Marteau. *Liberté*, 15(3-4), 7-12.

## ***Lettre à Robert Marteau***

Merci de ta lettre. Merci aussi du délai — mais il faut que je t'explique pourquoi je n'arrive pas à écrire un « texte » sur le thème proposé (Parole, Poème, Sacré) — pourquoi je n'y arrive pas, malgré des tentatives réitérées et des efforts, et surtout malgré l'afflux constant des pensées. Chaque fois que je me mets à vouloir écrire, tout devient futile, et je pose le crayon. Je ne sais même pas si un entretien, ou plutôt une douce conversation, toi et moi, avec beaucoup de temps devant nous (te souviens-tu, ce couscous, sur la place en face des Usines Renault ?), permettrait d'aller en direction de ce que j'entrevois de dicible.

**Bon**

Du sacré, le minimum c'est qu'on n'en parle pas si l'on n'a pas le genou qui plie rien qu'en évoquant ce que cela pourrait être. Devant le sacré, il n'y a aucune volonté d'écriture qui tienne. Si elle tient, c'est que ce n'est pas du sacré qu'il s'agit. Se méfier ici toutefois de tout haussement ou même tremblement de la voix. La voix blanche, donc, on dit :

Le sacré est l'espace du divin. C'est le ciel. Le ciel est bleu. BLEU — une parole ! Ce qu'elle dit : *lueur du lointain*. Le bleu est la couleur sacrée, couleur de l'éloignement. Il n'y a de bleu qu'autour de la terre. Les « espaces » interplanétaires sont noirs. Seule la terre repose « en bleuité aimable ».

Ce n'est pas une couleur, mais l'échappée sur un abîme qui n'est pas un gouffre (ni rouge, ni noir) — un abîme sans terreur, donc ni attirant, ni repoussant ; l'abîme là-bas, partout autour — nous autres, les deux pieds sur un sol ferme.

Alors le sacré n'est pas une menace ? Le sacré est inviolable. Il ne vient pas sur nous, il ne fond pas sur nous (seul un dieu peut le faire) ; il s'offre au regard — mais difficile à voir, car que voit-on quand on regarde le ciel bleu ? Où est-il ? Il n'est pas surface ; notre regard y plonge sans s'arrêter nulle part. Inviolable et sauf. Un moment je pensais écrire que peut-être, le sacré était ce qui recule. Mais je ne crois même pas. Car le recul n'est que l'illusion qui naît quand le regard humain cherche à le saisir ou le déterminer.

C'est l'espace du divin. « Espace » n'est pas un bon mot pour dire cela. Dans le sacré vivent les dieux — ils peuvent même y disparaître, et alors on croit que les dieux sont morts et qu'il n'y a plus de sacré. Mais les dieux sont immortels parce qu'ils « sont » *ceux du ciel* (Hölderlin dit bien : die Himm-lischen), c'est-à-dire : immortels parce que *sacrés*.

Communément, je crois, on n'arrive à pressentir le sacré que par l'intermédiaire des dieux ou du Dieu. En fait, ce doit être l'inverse : il ne peut y avoir de dieu qu'à travers le sacré. Peut-être la « mort de Dieu » vient-elle d'une trop tenace volonté de voir Dieu plus haut que le sacré ; de ne pas voir le sacré pour mieux apercevoir le Dieu ? Mais le sacré est l'invisible.

.....  
 mais ne parle-t-on pas ici par « métaphores ».

Remettons-nous. Comme la mouche qui inlassablement se heurte à la vitre, retournons à cette tentative impossible de parler du sacré

S'il y a des dieux, il y a sacré. Peut-il ne pas y avoir de dieux ? Non. Même la mort de Dieu est un événement sacré ; à supposer que la mort de Dieu soit l'acte de naissance d'une humanité libérée, en ce sens elle est encore un événement sacré. Il semble que le sacré soit indissolublement lié à l'authenticité de l'existence humaine. La seule difficulté philosophique vient de ce qu'on est toujours tenté de penser l'existence

humaine à partir d'elle-même, et donc le sacré comme une conséquence de l'existence humaine. Mais c'est un contre-sens. Il n'y a d'existence humaine que s'il y a sacré, au point qu'on peut dire du sacré qu'il est la sanction originelle et originante d'une existence authentique. Comme tentative : le face à face de l'homme et du sacré, ce serait la verticalité même de l'homme, verticalité qui devient l'essence de l'humain, et par laquelle l'humain répond, c'est-à-dire reconnaît le haut et le bas comme ce à quoi l'essence de l'humain est tenue d'obéir. Aristote (*De la jeunesse et de la vieillesse* 468 a) dit :

« A l'homme en effet, de par sa station droite, appartient, seul parmi les vivants, d'avoir la partie haute dans le sens du haut du Tout. »

Le haut du Tout, c'est le sacré, ce qui est au-dessus de notre tête, ce que nous ne regardons qu'en levant le visage — mais qui est là toujours invisible et toujours disparaissant (nous ne savons même plus où est le ciel).

Le haut du Tout. Le Tout. C'est le monde *entier*. Quand rien ne manque. Cela, en grec se dit : *to holon*, c'est-à-dire l'intact, ce qui se dit en latin du même mot : *salvus* — en allemand : « das Heile », d'où vient « das Heilige » (le sacré).

Le sacré ne serait-ce donc pas ce sans quoi rien ne peut jamais être entier, que ce soit le monde, que ce soit même n'importe quoi ? Alors parlerait étrangement le propos d'Héraclite : « Il y a des dieux, ici-même ! » — ici-même, dans cette chambre où j'écris, dans ce lieu, quel qu'il soit, où tu me lis. Oui, dans la simple mesure où il y a esprit, et que cet esprit n'est pas hypostasié en « mon », ou bien « ton » esprit. Nous nous entendons, il suffit.

Maintenant, il faudrait essayer de penser ensemble tout cela. Rien de séparé n'est sacré. Le Tout lui-même — seul, comme simple Tout — est encore séparé.

L'esprit n'est pas le sacré. Le corps n'est pas le sacré. Mais le corps spirituel (la beauté d'un corps — où il rayonne entièrement) : sacré. Mais l'esprit incarné (la vraie parole, où l'espace vibre, et pour ceux qui ne voient pas : la lettre) : sacré. Et je veux souligner que je parle de corps et d'esprit parce que ce sont nos concepts les plus traditionnels ; il faudrait

sans doute en prendre d'autres (au fond je ne crois pas : ils sont très bons, si on les pense avec audace !).

Quand il n'y a pas séparation, il y a *Monde*. Monde, ce n'est pas une totalité, mais une entièreseté. Or, l'entièreseté n'a nul besoin de somme. Monde, c'est simplement le contraire d'*immonde*. « Monde » n'est en fait pas un substantif, mais un adjectif-adverbe. On dit bien : les choses immondes — ce qui veut dire, si on regarde bien : les choses séparées, sans aucun rapport entre elles, absurdes et sordides — ; il faut arriver à entendre : « les choses mondes », et l'on verra 1°) qu'il n'y a pas un monde 2°) que le sacré est bien partout, aussi invisible que la lumière. Aussi invisible, et en même temps aussi manifeste. Une manifestation de l'invisible, ou bien (mais nous nous méfions, n'est-ce pas mon cher Robert, de ces jongleries) l'invisibilité même de la manifestation.

Qu'est-ce que le poème ? Platon le dit avec une précision d'aigle olympien (*Sophiste* 219 b). Il faut s'aiguiser l'oreille pour entendre encore parler cette langue. « Poème », ce serait le poémé si existait un verbe poëmer. C'est le dicté, si on entend largement le verbe dicter, *dictare*, fréquentatif de *dire*. C'est ce qui est là quand il y a eu poésie. Et la poésie, dit Platon, c'est « mener à l'être » quelque chose qui, *avant*, ne pouvait pas être dit comme étant, et, *après* (grâce à la poésie) peut être dit comme étant.

Formidable vision ! Sans poésie, rien n'est encore entièrement ce qu'il est. Sans poésie, l'arbre n'est pas encore arbre — il n'est pas dit comme arbre.

Oserai-je dire : sans poésie — l'immonde.

Monde-poème.

Il y aurait alors une appartenance du poème et du sacré ? Oui. Le sacré réclame le poème qui serait la gloire du sacré. Matisse (connais-tu le recueil de ses *Ecrits et Propos* — livre magnifique — édité par notre cher Dominique Fourcade), dans un entretien, ne disait-il pas : « Tout art digne de ce nom est religieux ». Ce que j'entend au sens étymologique courant de religion : tout art *relie*, et ce qu'il relie et lie, c'est justement l'appartenance du poème et du sacré. Ce qui n'implique nul-

lement que tout art ait un contenu religieux ! La Bible n'est pas un poème. La *Divine Comédie*, si !

Et comment le poème, ouvrant et fondant un monde, peut-il appartenir au sacré ?

Parce qu'il est Parole. La parole est la poésie originaire (ce qui ne signifie pas : primitive). La parole est poésie — dans cette petite phrase se cachent des amoncellements de présupposés, dont l'un est que « parole », cela demande beaucoup de temps et de concentration pour être entendu comme il faut. Je dis, pour m'approcher un peu : quand la parole *parle*, il n'y a pas de signe (du moins pas de signe au sens de Saussure et des linguistes. Autre chose est le Signe de Hölderlin !). Il n'y a inversement de signe que lorsque la parole ne parle plus. Alors, oui, devient nécessaire d'interpréter des signes.

La parole originaire n'est pas signe, mais présence même de ce dont on parle — présence voulant dire ici rigoureusement ; mouvement d'avancée dans l'être, cette avancée ne faisant qu'un avec le mouvement de la parole elle-même, mouvement si simple dans sa marche, puisqu'il est le rythme.

Le poème n'est pas une parole à laquelle serait ajoutée le rythme, mais c'est la parole elle-même, devenue elle-même — si tu veux, la parole en parole. Car le rythme est « interne » à la parole (c'est l'espace vibrant de la parole — autre chose que l'élasticité du milieu physique) — il est l'appartenance qui tient tout ensemble dans un unique « mouvement », ce que Hölderlin, parlant de la lumière, nomme « la poussée de son afflux dans le venir et l'aller ».

Parole — Poème — Sacré.

Il n'y a, autant que je sache, que les Grecs qui aient, en toute clarté, éprouvé le poème comme lieu où la parole manifeste le sacré. Hölderlin lui aussi — dans la même clarté — chante dans le poème qui, sans titre, « compare » le métier du poète à la vie d'homme *au jour de fête*, Hölderlin s'écrie :

... *Le sacré soit ma parole.*

Culmination du poème : unir la parole au sacré, que dans une parole, cela parle entièrement.

Mon cher Robert — l'épreuve pénible de la relecture me révèle que je n'ai pas réussi à dire comme il faudrait cet ensemble de rapports. Justement parce qu'il s'agit de **rapports** — et que rien n'est plus ardu que cette notion de rapport. Le sacré n'est rien — sinon le rapport de toute chose à son entièreté.

La parole de son côté est pur rapport, en ceci que chaque parole ne dit rien d'autre que la pensée en laquelle s'équilibre l'écart de toute chose à son entièreté.

Aucune parole ne peut être sacrée — sinon la parole poétique. Et encore, aucune parole n'est jamais fixe ; aucune clef ne peut fermer l'écart.

Savoir la béance toujours renouvelée qui est proprement le chaos de cet écart, c'est la souffrance métaphysique. Chez les Grecs, cette souffrance est nommée *Pathos*. Passion, souffrance ; peut-être plutôt *subir*, ou même plus simplement encore : être ouvert pour accueillir.

Eschyle dans *l'Agamemnon* énonce que pour les mortels c'est « par le pathos, par cette ouverture pathétique qu'advient la connaissance ».

Excuse-moi. Je ne peux plus continuer. Cela se perd comme dans les sables ; échappe ; j'ai sans doute présumé de mes forces. Ta question, j'en suis absolument sûr, pointe sur une connexion fondamentale, que je n'ai pas réussi à présenter librement. Car ce n'est pas une structure, mais le visage effrayant du chaos... Tu vois, c'est cela : être face à ce qui m'effraie, **parce que** je tente de le prendre, alors qu'il faudrait m'y suspendre et le penser comme un oiseau pense le vent.

FRANÇOIS FÉDIER